

## ENQUÊTE

## PMA

LE BÉBÉ DE LA DERNIÈRE  
CHANCE ?

23 SEPTEMBRE 2016

INTERDIT EN FRANCE, LE DOUBLE DON, D'OVOCYTES ET DE SPERME, PERMET À DES CÉLIBATAIRES DE FAIRE UN ENFANT PASSÉ 40 ANS, EN SE RENDANT À L'ÉTRANGER. NOUS AVONS SUIVI EN ESPAGNE DES FEMMES AYANT RECOURS À CETTE PRATIQUE QUI INTERROGE.

PAR ISABELLE DURIEZ ILLUSTRATION VAHRAM MURATYAN

**Quand Fabienne a poussé les portes de la clinique Ivi, à Barcelone, spécialisée dans la procréation médicalement assistée (PMA),** ce n'était pas la première fois qu'elle allait en Espagne pour autre chose que la plage et la sangria. À 41 ans, et après deux tentatives pour avoir un bébé dans une autre clinique espagnole, elle oscillait entre espoir et appréhension. Aujourd'hui, sa fille de 6 mois dans les bras, elle se réjouit de s'être donnée cette dernière chance, en ayant eu recours à un double don – don de sperme et don d'ovocytes –, une démarche qui lui est doublement interdite en France. Ici, non seulement les femmes célibataires n'ont pas accès à la PMA, mais la technique du double don n'est pas autorisée, même pour les couples hétérosexuels. Comme Fabienne, pourtant, un nombre croissant de quadras célibataires partent à l'étranger pour en bénéficier : 140 rien que pour les six premiers mois de 2016 dans les cliniques Ivi et Eugénie en Espagne (contre quelque 230 en tout entre 2012 et 2015), auxquelles il faut ajouter celles qui se rendent en Grande-Bretagne, au Danemark, en Belgique, aux Pays-Bas...

**L'histoire de Fabienne commence par :** « J'ai toujours voulu avoir des enfants », une phrase que l'on entend souvent. Comme si ces femmes devaient se dédouaner de la suspicion d'avoir vécu égoïstement avant que ne se réveille un désir d'enfant tardif. Les récits qui suivent se ressemblent. Ces célibataires ont connu des histoires d'amour, des séparations, des périodes où elles ont vécu seules, des hommes qui ne voulaient pas d'enfant, et vers 37 ou 38 ans, face à l'inquiétude de passer à côté de la maternité tant désirée, elles se sont résolues à entamer un long parcours de PMA, souvent jalonné d'échecs. Ont-elles fait preuve d'égoïsme en décidant de faire un bébé toutes seules ? « Est-ce plus égoïste que de faire un enfant dans le dos d'un homme ? s'est interrogée Fabienne, avant de se décider, à 39 ans. Je ne voulais pas de bébé sans père, mais la vie en a décidé autrement et mon désir d'enfant était si fort. »

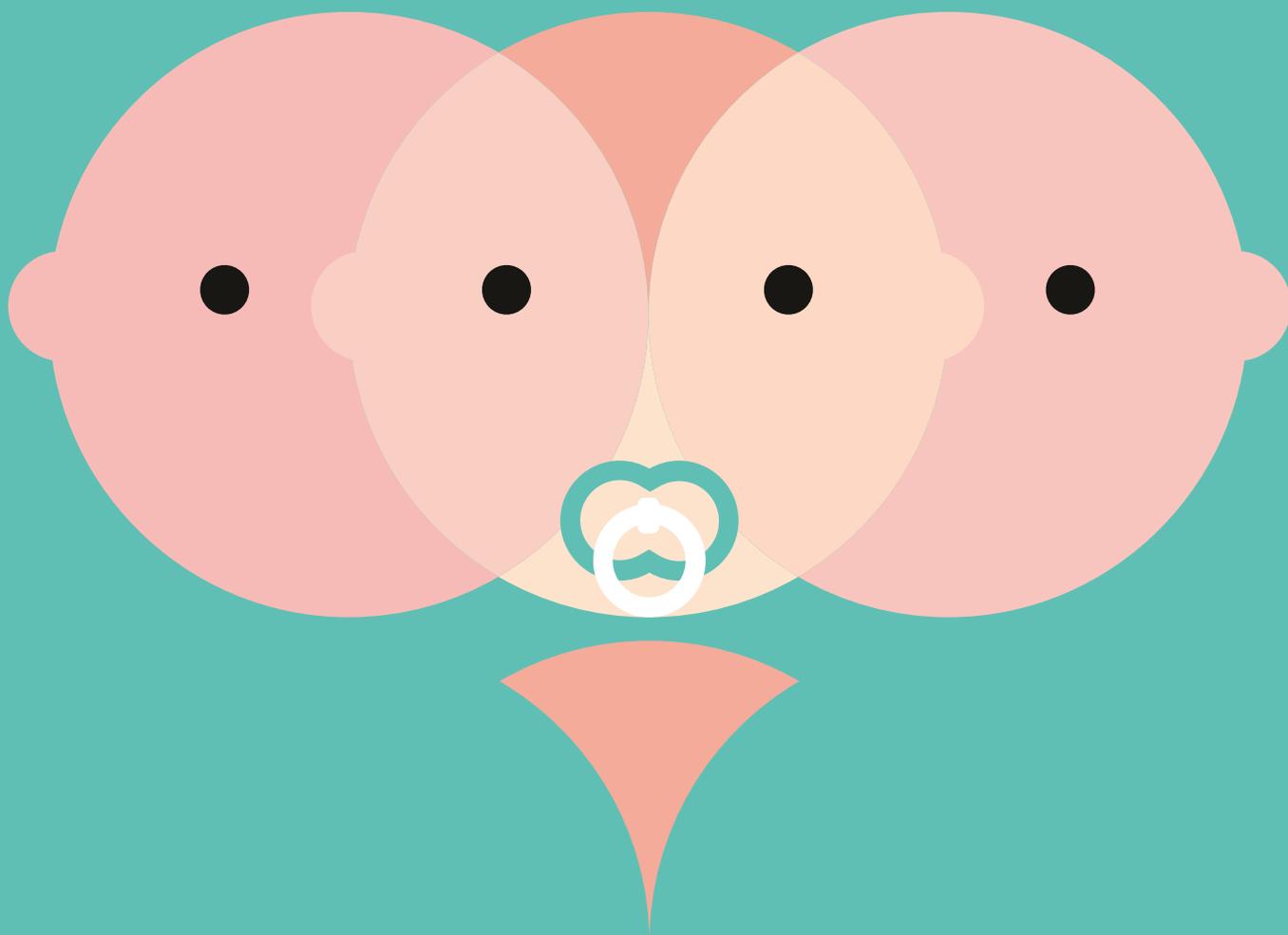
Avec le recul, elle le reconnaît volontiers : elle partait confiante, pas suffisamment renseignée. « Sur le site de la clinique, ils disaient : deux rendez-vous, deux mois et vous êtes enceinte. » Première déception : elle apprend que ses trompes sont bouchées. Elle tente alors une Fiv

avec un don de sperme. En vain, ses rares ovocytes sont déjà trop altérés par l'âge. Elle se tourne donc vers le double don. Nouvelle déception. Elle change alors de clinique. « Après une autre tentative soldée par une fausse couche, elle accepte le transfert de deux embryons congelés, au risque d'avoir des jumeaux. « L'un des deux s'est accroché. Je n'ai plus bougé pendant cinq mois de peur de le perdre. » Elle a mis quatre ans et investi plus de 6 000 euros. De l'acharnement ? « Non, si cela n'avait pas marché, je n'aurais pas poursuivi. J'ai eu des problèmes de tension, une grossesse compliquée, et il faut savoir s'arrêter. Quand ma fille aura 20 ans, j'en aurai 63. »

**Les statistiques des cliniques Ivi montrent que les Françaises recourent au double don plus tard que les Espagnoles,** entre 42 et 46 ans contre 39 à 43 ans. Première raison, elles se décident à partir à l'étranger après avoir longtemps hésité. Mais pas seulement. « Même si on leur propose l'option du double don lors du premier rendez-vous, elles ne l'envisagent qu'en dernier recours, explique à Barcelone le gynécologue André Guérin, responsable de l'accueil et du suivi des patientes françaises dans les cliniques Ivi. Elles tentent généralement d'abord avec leurs propres ovocytes, même si les chances de grossesse sont faibles. Alors qu'avec un double don, chez nous, le taux de réussite dépasse 60 % de grossesses car les donneurs sont jeunes. »

Si elles ont autant attendu, c'est parce qu'elles ont longtemps espéré rencontrer le futur père de leurs enfants. « Si elles avaient voulu faire un enfant toutes seules, elles l'auraient fait depuis longtemps d'une manière ou d'une autre », remarque la sociologue Dominique Mehl, qui a interviewé une dizaine de mères ayant eu recours au double don pour son dernier ouvrage, « Maternités solo » (Éditions universitaires européennes). « Au contraire, elles survalorisent le couple. Leur grand regret ? Ne pas faire un enfant de l'amour. Elles continuent, d'ailleurs, d'espérer un père pour leur enfant. » D'où le succès de pays comme le Danemark où des donneurs semi-anonymes peuvent être contactés à la majorité de l'enfant. « Elles ne le font pas à la légère. Elles s'entourent de modèles masculins, un frère, un parrain, un baby-sitter homme pour ne pas s'enfermer dans une relation exclusive mère-enfant. »

Autre explication à leur réticence : l'envie d'avoir un enfant biologique. « La question ne se pose pas pour le don de sperme de la même manière que pour le don d'ovocytes, souligne la ○ ○ ○



## ENQUÊTE

P M A : L E B E B É D E L A D E R N I È R E C H A N C E ?

23 SEPTEMBRE 2016

○ ○ ○ psychanalyste Muriel Flis-Trèves. Certaines doivent d'abord surmonter la blessure de ne pas être fertiles, puis comprendre ce que représente pour elles l'héritage génétique avant de pouvoir percevoir le don comme quelque chose de positif. » Voir la donneuse comme quelqu'un d'altruiste y participe, même si cette dernière peut être indemnisée, comme c'est le cas en Espagne (à hauteur de 1 000 euros à Barcelone). De même que savoir que les donneurs ne sont porteurs d'aucune maladie connue, leur caryotype étant passé au crible pour détecter quelque 600 mutations génétiques.

**Les dernières découvertes en épigénétique relativisent l'héritage génétique.** « Les études les plus récentes montrent qu'en début de grossesse, l'endomètre fait passer des messages biochimiques à l'embryon qui influencent son programme génétique, explique le D<sup>r</sup> Guérin. Si l'on implante le même embryon à deux patientes différentes, il n'évoluera pas de la même façon. » Cette nouvelle rassure les candidates au don d'ovocytes. « Ce que l'on vit pendant la grossesse est difficile à expliquer, raconte Marion, qui avait 43 ans quand elle a accouché de Marcel, 5 ans aujourd'hui. On se dit : ce fœtus se nourrit de mon placenta, il entend ma voix, se balance au gré de mes pas, je le sens bouger, je le mets au monde, je l'allaiter. Mais, savoir qu'en plus, mon organisme a influencé le sien fait relativiser le poids de l'héritage génétique. »

Beaucoup témoignent qu'après la naissance, elles n'y ont plus trop accordé d'importance. Mais, la question ressurgit, inévitablement. Ne serait-ce qu'à travers la ressemblance. « Cette question pèse surtout dans le regard de l'autre, raconte Alexandra, maman de Bettina, 11 ans. Je suis gênée quand on me dit que ma fille me ressemble, même si c'est un proche qui sait, car elle ne peut pas me ressembler. Bien sûr, je comprends qu'il parle de sa façon de parler, d'être coquette, mais j'ai du mal à ne pas être sur la défensive. »

**Ni Fabienne ni Alexandra n'ont eu le sentiment de braver des interdits.** Mais dans le secret des cabinets de psy ou des groupes de parole de l'association Maia revient la question de savoir si « fabriquer » un enfant à partir de deux donneurs est éthiquement acceptable. Dans la loi française de juillet 1994, les députés ont estimé que non, interdisant le double don, alors que des embryons surnuméraires congelés sont stockés dans les centres de PMA. Chaque année, les couples ayant congelé ces embryons doivent se prononcer sur ce qu'ils souhaitent en faire : les garder, les laisser à la science, les donner à un autre couple ou les détruire. Dans tous les cas, ils ne pourront être donnés qu'à un couple et non à une femme célibataire.

La psychanalyste Geneviève Delaisi de Parseval a longtemps été opposée à la maternité en solo voulue. « J'avais peur que la motivation de ces mères soit de se passer de père, je craignais qu'elles fassent couple avec leur enfant, mais en les écoutant, je me suis rendu compte qu'elles ne l'ont pas choisi. Souvent elles s'y résolvent par défaut. Risquer de ne pas avoir d'enfant, parce qu'on n'a pas rencontré quelqu'un est une véritable souffrance quand on a toujours rêvé d'en avoir. » Pour autant, le double don n'est jamais simple, insiste la psychanalyste qui publie en octobre « La Famille expliquée à mes petits-enfants » (éd. Seuil). « Tout n'est pas rose ou noir. Elles s'interrogent beaucoup : comment pallier l'absence de père ? Comment en parler à leur enfant et à quel moment ? En faire un deuxième ou pas... ? » Et d'ajouter : « Ce serait quand même mieux si on pouvait vitrifier ses propres ovocytes en France, pour éviter ces situations. J'ai bon espoir que l'on finisse par l'autoriser. » ■

**CONSTANCE, 46 ANS**

« JE VOULAIS UN ENFANT, JE N'AVAIS PAS D'AUTRE SOLUTION. »

« Je m'étais dit que si à 30 ans je n'avais pas d'enfant, j'en ferais un toute seule. À 40 ans, je n'étais toujours pas mère. J'étais avec un homme marié, j'espérais qu'il s'engage. J'ai fini par le quitter. Après trois tentatives d'insémination, j'ai arrêté les frais. À 44 ans, je me suis tournée vers l'Espagne. La gynécologue de la clinique Eugénie m'a mise face aux statistiques : 3 % de chances de grossesse avec un don de sperme, contre 50 % avec un double don et deux embryons implantés. J'ai dit banco. Je suis tombée enceinte du premier coup, à 45 ans. Un seul embryon sur les deux transférés s'est accroché. La donneuse avait 29 ans, elle était blonde aux yeux clairs, comme moi. C'est tout ce que je sais. J'en parle ouvertement devant mon fils. Plus tard, je lui expliquerai que je voulais un enfant et que je n'avais pas d'autre solution. Il sentirait s'il y avait un malaise autour de sa conception et rien n'est pire que les secrets de famille. »

**ESTELLE, 43 ANS**

« JE ME DEMANDE QUAND ET COMMENT LE DIRE À MON FILS. »

« À 36 ans, j'étais seule avec mon désir d'enfant et la pression de n'avoir plus que quelques années pour en avoir un. Parallèlement, j'ai eu un gros souci gynéco qui mettait mon utérus en danger. Le temps qu'on trouve ce que j'avais, deux ans ont passé. J'ai alors pensé à avoir recours à un don de sperme au Danemark. Un spécialiste de la fertilité m'a conseillé de recourir aussi à un don d'ovocytes. Mais je n'étais pas prête. Faire un enfant seule était loin de mon idéal. Alors, un bébé sans lien génétique avec moi... J'ai fait deux tentatives d'insémination au Danemark, plus une Fiv, sans succès. Le spécialiste m'a alors reparlé du double don. Il a fallu que je fasse tout ce chemin pour en accepter l'idée, j'avais peur que l'enfant me rejette comme n'étant pas sa mère. Je suis tombée enceinte au deuxième essai. Mon fils a 10 mois. Je me demande quand et comment lui dire. J'ai rencontré un pédopsychiatre pour y réfléchir. J'aimerais qu'il ait un frère ou une sœur. Mais une chose est sûre : je ne m'acharnerai pas. »

**FRÉDÉRIQUE**

« J'AI EU UN BÉBÉ... ET UN AMOUREUX ! »

« À 35 ans, je me suis renseignée pour adopter un enfant. C'est très compliqué pour une femme célibataire. Je me suis donné encore quelques années pour rencontrer quelqu'un. En vain. Puis, une de mes amies a mis au monde des jumeaux grâce à un don d'ovocytes et ma grande sœur divorcée a bénéficié d'un double don en Espagne. Je voulais un enfant de l'amour. Mais il a fallu me rendre à l'évidence : si je ne recourais pas à la PMA, ce serait trop tard. À 41 ans, j'ai tenté une insémination à Barcelone, à la clinique Ivi, mais je n'étais déjà plus fertile. Un an plus tard, comme je ne voulais pas prendre le risque d'avoir des jumeaux, j'ai choisi de ne transférer qu'un embryon. Cela n'a pas marché. J'ai fait une seconde tentative et je suis tombée enceinte. L'histoire ne s'arrête pas là ! J'étais partie pour assumer cette maternité en solo, quand j'ai rencontré quelqu'un. Je lui ai tout de suite parlé de ma démarche. Et il m'a soutenue et accompagnée en Espagne pour concevoir un deuxième enfant. À notre mariage, j'étais enceinte de deux mois. Ce sont des enfants du XXI<sup>e</sup> siècle. »